

Ciné-



LA VIE d'une VAMP

par Musidora

Et la fin du voyage de nos vedettes
en Allemagne

mondial

TOUS
LES VENDREDIS

4^F

N° 42 - 12 Juin 1942



Danielle DAR-
RIEUX qui, au
cours de son
voyage en Alle-
magne, fut l'am-
bassadrice de la
beauté française.

(Photo Harcourt.)



2 robes par jour

A "Haut-le-Vent"

MIREILLE BALIN, une jeune châtelaine dans "un vieux château"

Sur le plateau des Buttes-Chaumont, la ferme basque a fait place à un salon très vieille France, qui sera, nous dit le metteur en scène Baroncelli, celui de Mireille Balin, l'héroïne du film *Haut-le-Vent*. Pour le moment, peintres et machinistes mettent la dernière main au décor. Les accessoires sont en place ; ce sont de vieux fauteuils du XVIII^e siècle, un clavecin de la même époque, des rangées d'ouvrages reliés et quantité de miniatures au charme désuet... Dans ce cadre suranné, mais non sans grâce, la belle interprète de tant de films à succès jouera le rôle d'une jeune veuve attachée à sa propriété et qui ne sera pas la moindre raison pour Charles Vanel de se fixer à nouveau au pays natal. En attendant que le décor soit prêt, Mireille Balin parachève dans sa loge un savant maquillage. Elle est plus séduisante que jamais sous une chevelure d'un roux ardent qui semble capter tout ce que l'étroite cabine comporte de lumière... P. L.



Ph. Harcourt.

...pour Carletti la future "Patricia"



Un coup d'œil sur le calendrier. Nous sommes le 15 mai. Vous avez douze robes à vous faire... avant le 4 juin. C'est en ces termes que Louise Carletti fut avisée qu'elle allait tourner *Patricia*. Aussitôt après, la course aux couturiers commençait. Aux Champs-Élysées, rue Royale, place Vendôme, à l'Opéra, sous la pluie, les jours passèrent en hésitations. La jeune artiste put craindre de perdre la course. Les couturiers s'arrachaient les cheveux. Deux robes par jour maintenant. Ce n'était plus une course, mais de l'acrobatie... Un acrobate se présenta enfin. Il accepta le défi. Une jeune dessinatrice mit son imagination à l'épreuve. Elle conçut les douze maquettes en une nuit. Louise Carletti battit des mains. On convint de la date du premier essayage.

(Suite page 15.)



MICHÈLE ALFA est serveuse d'auberge

A "la Belle Frégate"

Un petit bistro de port méditerranéen... le décor classique; tables et chaises inondées de lumière, le zinc avec ses bouteilles et ses verres de pastis. Aux murs, quelques gravures de frégates, voiles sous le vent... Et, coudes sur la table, deux gars de la marine, René Lefèvre, Henri Nassiet, semblent discuter fiévreusement... L'enjeu de leur débat — nous le saurons bientôt — c'est la belle fille du bar, la nièce du patron, Michèle Alfa. Mais croyez-vous que celle-ci s'inquiète d'être la proie de tant de convoitises ? — Un troisième garçon voudrait bien gagner mes faveurs, nous dit-elle, cependant qu'étendue nonchalamment à l'écart des sunlights, elle attend avec patience son tour d'entrer en scène. Ce troisième larron, c'est René Dary. Et si chacun d'eux a ses défauts, aucun, parait-il, ne sera vraiment antipathique. Comme dans la vie, l'amour qu'ils portent à la jeune fille sera un peu une loterie... Qui des trois gagnera ? P. A.

Le Triumvirat du Cinéma Français

qui sera POMPÉE, CÉSAR ou CRASSUS ?



ALBERT TRARIEUX

Ainsi que nous l'avons annoncé dans notre dernier numéro, un Comité Directeur du Cinéma vient d'être institué par le gouvernement en vue de centraliser les efforts entrepris récemment pour la réorganisation du cinéma français. Composé de MM. Marcel Achard, Roger Richebé et Albert Trarieux, ce Comité poursuivra, sous l'égide de M. Louis-E. Galey, récemment nommé par décret Directeur Général du Cinéma, l'œuvre commencée au lendemain de l'armistice. Pour le public, le nom d'Albert Trarieux est moins évocateur que ceux de M. Achard et de R. Richebé. Tout le monde n'est pas auteur dramatique ou producteur et metteur en scène. Mais tout le monde n'est pas le genre de M. Lumière et le directeur de la maison Lumière.

C'est à ce titre que M. Trarieux a été nommé tout d'abord membre actif de la commission consultative du C. O. I. C. Puis, tout récemment, membre du comité directeur.

Appartenant à l'industrie cinématographique depuis 1920, successivement président de la Chambre syndicale des industries photographiques, vice-président de la Chambre syndicale des industries techniques de la cinématographie, puis enfin président du Groupement professionnel des fabricants des surtaces sensibles photographiques et cinématographiques, M. Albert Trarieux paraissait tout désigné pour remplir les hautes fonctions qu'on vient de lui attribuer.

M. Achard est responsable du choix des scénarii, M. Richebé de la production proprement dite, M. Trarieux, lui, est responsable de la répartition équitable de la pellicule... à un mètre près. Ce n'est pas une petite responsabilité, surtout aujourd'hui. On sait que la pellicule est rare. Il s'agit de la donner avec mesure et à ceux qui sont capables de l'utiliser pour la plus grande gloire du cinéma français.



ROGER RICHEBÉ

Entre Marcel Achard, l'auteur, et Albert Trarieux, le technicien, Roger Richebé tient une sorte d'équilibre. Sa carrière est partagée en deux parts, celle de l'art et celle de l'industrie. Il a accompli dans l'une comme dans l'autre une tâche qui justifie le choix dont il est aujourd'hui l'objet.

Né à Marseille en 1897, Roger Richebé débute en secondant son père, Léon Richebé, alors directeur de salles du sud-est. Mobilisé en 1914, blessé en 1917 et démobilisé, il prend en 1921 la succession de son père et un peu plus tard organise pour son propre compte le plus important circuit de salles de province. En 1930, il entre dans la production en faisant équiper en sonore les studios de Billancourt où il devait produire de nombreux films. En 1933, il fonde, avec Marcel Pagnol, la société des Films Marcel Pagnol et, en 1934, sa propre société. Mais il ne suffisait pas à Roger Richebé de produire des films, il ne tarda pas à en étudier la technique. Et bientôt prenant lui-même l'outil en main, il dirigea quelques-unes des œuvres qu'il avait retenues.

Nous ne saurions en citer ici tous les titres. Mentionnons pourtant entre autres réussites : *Prison de femmes*, où René Saint-Cyr fit une si belle création, *La Tradition de Minuit*, avec Viviane Romance, et, parmi ses dernières productions, *Madame Sans-Gêne*, plaisante illustration de la pièce connue qui permit à Arletty une création non sans saveur. Enfin Roger Richebé vient d'achever *Romance à trois*, que nous verrons bientôt et qu'interprètent avec brio : Fernand Gravey, Bernard Blier et Simone Renant.

Dans le comité directeur aujourd'hui constitué, Roger Richebé est qualifié pour étudier les problèmes d'exploitation qu'il connaît mieux qu'aucun autre, puisque c'est par elle qu'il a débuté dans le cinéma.



MARCEL ACHARD

Marcel Achard, comme beaucoup de ses confrères du théâtre, a été amené à travailler pour le cinéma lorsque le film devenu parlant eut besoin de sujets nouveaux et surtout de dialogues. Mais la part capitale de son activité créatrice fut consacrée à la scène.

Né en 1899, à Saint-Foy-lès-Lyon, Marcel Achard commença par le journalisme. Sa première pièce, *La Messe est dite*, date de 1923 ; la même année, il donnait *Celui qui vivait sa mort*, mais il allait continuer, malgré une activité théâtrale qui ne se relâcherait plus, à collaborer à peu près régulièrement à « *Bonsoir* », au « *Figaro* », à la « *Nouvelle Revue Française* » et pendant quelque temps à « *L'Œuvre* ».

Voulez-vous jouer avec moi ? fut le premier grand succès du jeune auteur dramatique. Elle fut suivie, en 1924, de *Malborough s'en va-t-en guerre*. *La Femme silencieuse*, adaptée d'une pièce de Ben Johnson (1925), *Je ne vous aime pas* et *La Vie est belle*, en 1928, *La Belle Marinière*, en 1929, à la Comédie-Française, en 1930, *Le Rendez-vous* et *Mistigri*, et enfin *Domino*, *Noix de Coco*, *Pétrus*, *Jean de La Lune*, l'une des œuvres qui contribuèrent le plus à la renommée de Marcel Achard et enfin parmi les derniers, *Le Corsaire*, qui fut joué à l'Athénée, et *Mademoiselle de Panama*, aux Mathurins.

Beaucoup de ces œuvres furent adaptées au cinéma par les soins de leur auteur. Citons entre autres *La Belle Marinière*, *Mistigri*, *Noix de Coco*, qui fut tourné à Berlin par Jean Boyer, et surtout *Jean de La Lune*.

Marcel Achard a, d'autre part, apporté son concours à de nombreux films dont il écrivit les dialogues ou prépara l'adaptation. Sa dernière pièce doit être également, sous le titre de *La Grande Aventure*, le sujet d'un film que tournera Christian-Jaque vers la fin de l'année.

Photos N. de Margoli.

« Vous croyez qu'elle me va ? » se demande Louise Carletti.

Photos Apers, Fulgur et Harcourt.

Ruth BUCHARDT

la Nymphe au Cœur fidèle

enfance, est restée à ses côtés et lui a consacré sa vie est bavarde. C'est pourquoi nous avons appris ce que fait Ruth lorsqu'elle vient se retirer dans la solitude de sa maison, pour essayer de combattre son chagrin. Vêtue d'une robe légère, pieds nus, elle se dirige vers un endroit retiré de la forêt voisine. Et là, elle danse, telle une sylphide, jusqu'à épuisement complet de ses forces.

Lorsque vous irez la voir, dans son prochain film, et que sur la toile lumineuse vous la verrez sourire à son partenaire, regardez bien. Et, si vous distinguez derrière l'éclat limpide de ses yeux une lueur de tristesse, vous saurez alors à quoi pense la Nymphe au cœur fidèle.

JEAN GEBE.



Dès que dans un tourbillon léger elle s'élançait, son jeune corps souple et musclé évoque l'offrande à la nature chaude et vivante... Danseuse aux pieds ailés, Ruth Buchardt peut être comparée à ces déesses de l'Antiquité qui eurent pour rite sacré la danse et l'amour. Ses cheveux blonds et dorés semblent lui faire une aigrette de lumière, et la perfection de ses formes dignes du ciseau du statuaire achèvent et complètent l'image sincère qu'elle nous offre dans chacune de ses créations.

De plus, ses étonnantes possibilités de danseuse lui permettent de condenser la plupart des écoles de cet art si divers. Son grand talent et sa beauté donnent à penser qu'elle fait partie de ces êtres irréels d'un autre monde, et on l'imagine très bien entraînant à sa suite, à travers une forêt fleurie et touffue, toute une sarabande de nains et de farfadets.

La Nymphe au cœur fidèle avons-nous inscrits en tête de ces lignes, car en effet ce titre d'une pièce célèbre est toute sa vie, tout son portrait. Comme la tendre « tessa » elle est la femme d'un seul amour. Quel est-il ? Que fait-il ? C'est son secret et nul jusqu'alors n'a pu le percer.

On sait que celui qu'elle aime est absent. C'est peut-être l'un de ces marins perdus dans l'océan immense, un de ces soldats héroïques combattant pour la plus haute idée d'une Europe unie ; car souvent, dans sa maison qui domine la mer, elle reste des heures entières, les yeux fixés sur l'horizon lointain.

Quand un indiscret (un journaliste, par exemple) lui demande de divulguer ses pensées profondes, elle se contente de sourire. Et si l'importun insiste, elle s'enfuit rapidement.

La vieille gouvernante qui, depuis sa plus tendre

(Photo Tobis.)

L'HISTOIRE

... Telle qu'on la maquille



Carlettina est Désirée Clary enfant et Geneviève Guitry Désirée à 20 ans.



Désirée Clary, princesse de Ponte-Corvo, portrait exécuté vers 1810 par le Baron Gérard ressemble étrangement à Désirée Clary à 30 ans (Gaby Morlay).



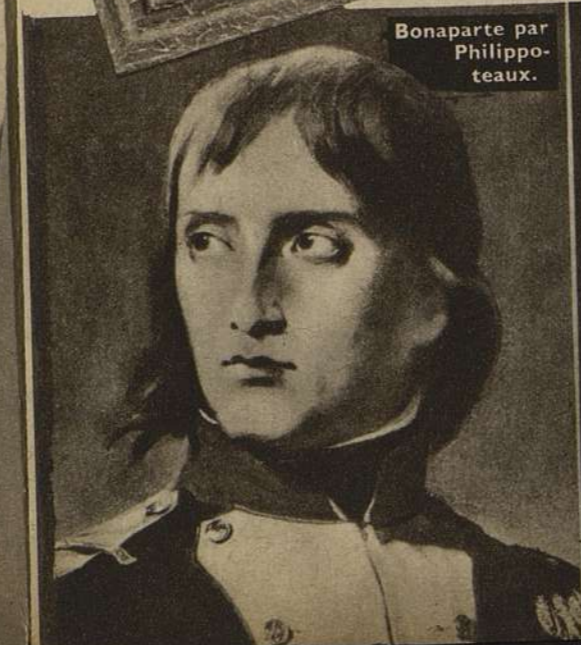
Photo C. G. F. C. et Archives Cossira.

Jean-Louis Barrault en Bonaparte, le fiancé parjure de Désirée.



Bonaparte par Philippe-teaux.

Sacha Guitry incarne lui-même le Napoléon de son film.



Napoléon par Delaroché.



L'écran compte donc un Napoléon de plus ! Et quel Napoléon, puisque, c'est Sacha Guitry qui, après avoir été trois fois roi de France, et déjà empereur dans ses films, est enfin l'Aigle lui-même.

On sait à quel degré l'illustre auteur-acteur pousse l'art du maquillage scénique. Aussi a-t-il réalisé dans *Le destin fabuleux de Désirée Clary* une impressionnante silhouette du grand Empereur, qui, comparée aux portraits historiques, est criante de vérité.

Et que penser de Jean-Louis Barrault qui est encore une fois le Corse aux cheveux plats.



Dessin de Musidora.

Qui eût pensé que cette petite bonne à l'air candide deviendrait une vamp célèbre ?

Nous sommes heureux de commencer ci-dessous la publication des souvenirs de Musidora, qui fut, à la belle époque du cinéma muet, l'une des vedettes les plus célèbres du film français. Egale de Mireille Balin ou d'Edwige Feuillère, Musidora fit, en ce temps de gloire, de nombreux films. Elle reste présente à la mémoire de tous ceux qui ont pu voir Judex, Les Vampires et tant d'autres ciné-romans à épisodes qui étaient alors plus passionnément attendus qu'aujourd'hui le film bisannuel de Danielle Darrieux...

I. — UNE GIFLE POUR DÉBUTER

Comment ai-je pu conquérir ma place d'étoile au firmament cinématographique ? Il faut que je remonte à l'année 1913. J'avais déjà un petit « fromage » sur l'affiche des Folies-Bergères, quand M. Gaumont et M. Feuillade vinrent un soir se perdre dans ce délicieux music-hall. J'y

jouais une Virginie que certainement n'avait pas conçue Bernardin de Saint-Pierre. Trois feuilles brodées sur du tulle me cachèrent les seins, et quinze brins d'herbe en « comète » grande largeur laissaient deviner mon nombril. Un grand air de pureté et de candeur restait sur mon visage. Cette candeur me valut d'être convoquée au studio Gaumont pour partir en Palestine jouer dans un film sur la Sainte Vierge. J'étais curieuse de connaître les studios de la maison Gaumont, rue de la Villette. Mais

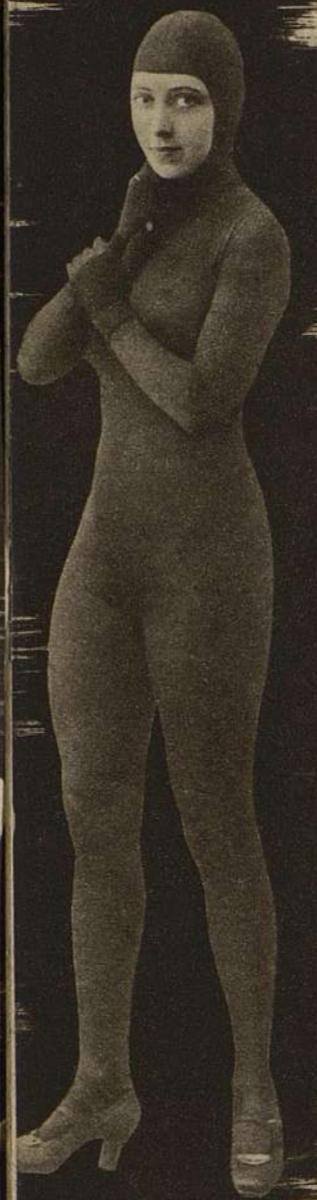
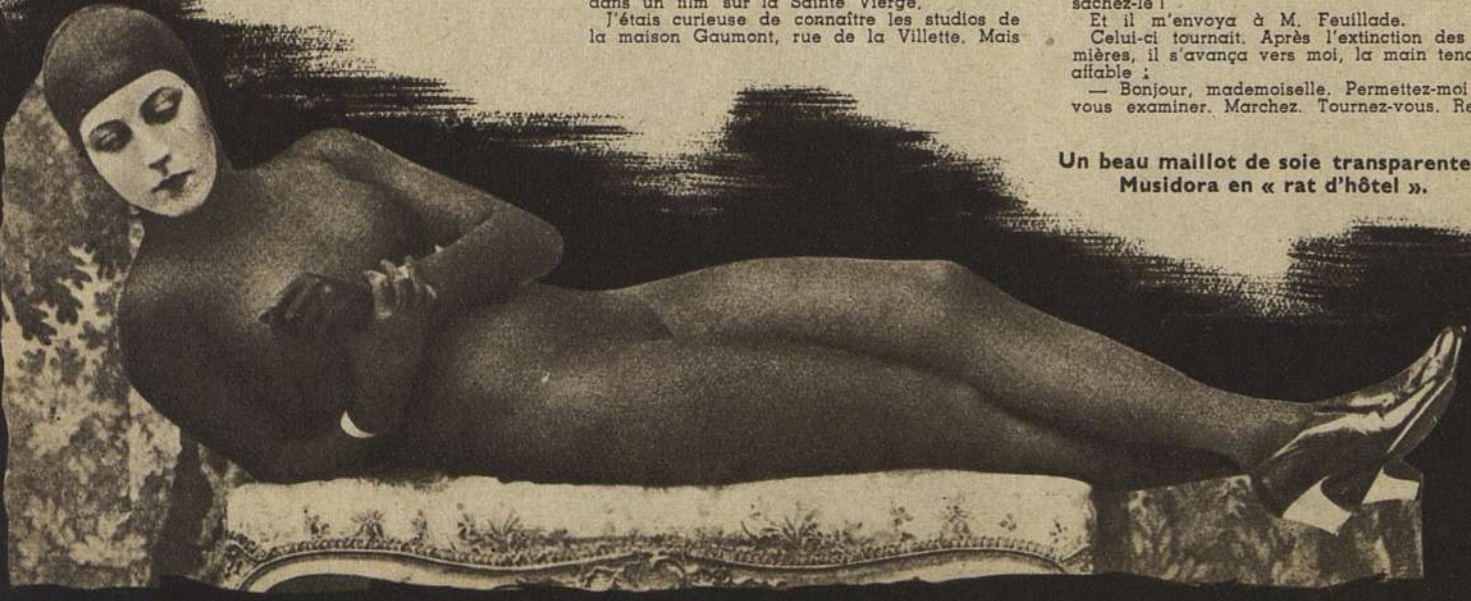
J'étais très décidée à ne pas aller en Palestine. A mon arrivée, un homme derrière sa vitre en guillotine à demi levée, me demanda d'un ton rogue :
— Vous désirez ?
— Voir M. Aulan.
— C'est moi !
— Ah !
— Qu'est-ce que vous me voulez ?
— Voici...
Et je tendis ma convocation. A gens bourrus, peu de paroles, pensai-je. Il examina mon papier, et brusquement :
— C'est bon, vous voulez gagner combien ?
— Cent francs par jour.
— Cent francs par jour !
La bouche de M. Aulan grimaça, en montrant des dents blanches et pointues. Je crus qu'il allait me mordre.
— Cent francs, répéta-t-il. Ma petite, ce sont les appointements du Théâtre-Français. Alors ? vous comprenez. On donne ça à M. Sylvain, bien... mais à vous ! Les Folies-

La Vie d'une Vamp

PAR MUSIDORA

Bergère ne sont pas considérées au cinéma, sachez-le !
Et il m'envoya à M. Feuillade. Celui-ci tournait. Après l'extinction des lumières, il s'avança vers moi, la main tendue, affable :
— Bonjour, mademoiselle. Permettez-moi de vous examiner. Marchez. Tournez-vous. Revenez vers moi. Vous êtes encore plus jolie de près que de loin.
— Merci bien, monsieur... Vous êtes plus aimable que M. Aulan.
— Lui ? C'est un régisseur admirable. C'est son rôle d'être rogue... Sans cela, ça n'est pas vingt acteurs qui attendraient comme ce matin, c'est mille... Vous êtes d'accord avec lui pour les conditions ?
— Non, monsieur ! Je lui ai demandé cent francs par jour, il a levé les bras au ciel...
— Je crois bien. Finalement, il tourna la difficulté pour me donner satisfaction et m'engagea pour tourner, le lendemain, avec Navarre, le créateur de « Fantômas ».
Coiffée de perles, chaussée de satin à talons rentrants, sur lesquels j'étais mal en équilibre, à demi cachée sous un voile de coton soie, à la grecque, d'un genre simplet, je devais assurer ma place sur l'écran blanc. La loge de Gaumont était propre, grande, indifférente. C'était un numéro sur une porte. J'étais... n° 8, Musidora. De cette loge, on arrivait de suite aux décors.
Feuillade fit de courtes présentations.
— Voici Navarre. Voici Musidora, des Folies-Berg. Au boulot ! Ne perdons pas de temps !

Un beau maillot de soie transparente... Musidora en « rat d'hôtel ».



Musidora fut Irma Vep, la première vamp française dans Les Vampires.

Dans la scène que nous tournons, Musidora, il vous faut calotter Navarre.
Je regardai Navarre : œil d'aigle, sourcils énigmatiques à la chinoise remontés vers les tempes, nez coupant, lèvres minces en rictus et peu de joues pour appliquer une bonne claque.
Les répliques de cet « actolet » étaient les suivantes :
Navarre. — Vous ?
Musidora. — Moi...
Navarre. — Vous osez venir chez ma mère... C'est abominable !
Musidora. — Abominable vous-même !... Tenez, voici ce que vous méritez...
Et ici se place la gifle... « Vous y allez de toute votre force... Musidora... »
J'entrai en pleine action.
Ayant pris mon élan, j'appliquai une maîtresse gifle de gauche à droite...
Ouill !... répondit Navarre à ce camouflet.
— Bien donné, constata Feuillade, riant.
— A qui le dites-vous... Cette garce-là a gardé une bague. Qu'est-ce que j'ai pris comme mornifle !... Discrètement, l'opérateur prit la parole :
— Je vous demande bien pardon, mais la... pellicule... s'est coincée dans l'engrenage... Il faut recommencer. Nous recommençons la scène dite de la gifle. Mais cette fois, j'avais pris soin de retirer ma bague. Après le déjeuner, Feuillade revint de la salle de projection où seul il avait accès, avec l'opérateur. Son visage était sombre.
— C'est mauvais ce que j'ai fait ? demandai-je timidement.
— Au contraire, c'est très bien ! Vous êtes éminemment photogénique. Vous êtes la photogénie même. Ce qui me fâche en rage, c'est ce bon Dieu de Navarre... Navarre, non d'un chien... Vous avez une cravate papillon dans la scène de la gifle... et dans celle qui précède... celle que nous avons tournée hier sans Musidora, vous aviez une cravate régente...
Effondré, il répondit :
— Alors, il faut recommencer la scène de la gifle ?
— Bien entendu... et cette gifle-là, vous ne l'aurez pas volée.

II. — ÉTRANGLÉE ET PENDUE

Comme j'arrivai au studio de la Villette pour une scène à grand tapage, mon cher Feuillade m'interrogea :
— As-tu du courage ?
— Naturellement, est-ce que ça se demande ?...
— Ah, c'est que... Demain matin, rendez-vous non pas au studio, mais dans une maison de la rue Bolivar... voici l'adresse, la concierge est prévenue, tu grimperas jusqu'au huitième étage, sous les combles. Là, on t'attendra.
— Quel costume ?
— Robe de ville avec jupe assez ample, tu dois sortir d'un vasistas. C'est une chasse sur les toits, et dans mon scénario j'ai trouvé une fin qui m'a fort amusé. (Feuillade, auteur-metteur en scène, composait avec une véritable virtuosité).
A huit heures précises, je grimpai mes huit étages de la rue Bolivar. Je glissai le long d'un dédale de

corridors, dans cette maison que je n'avais jamais vue. Manichoux (c'était le nom de l'opérateur), passait son appareil par un vasistas qui sembla avaler les trois pieds ; il était juste assez large pour laisser passer un homme corpulent.
Feuillade ordonnait, affairé.
— Attention !. Que ce soit solide !. Ne ratez rien ; il y va de la vie de cette gosse-là...
Un énorme treuil de bois était entouré d'une corde assez forte, genre cordelière. Ce treuil tenait la moitié de la pièce où Feuillade s'agitait.
— Mani ? tu y es, avec ton appareil ?
Manichoux reparut dans son vasistas, bouchant net la clarté du fond de ciel.
— V... oui. J'ai un coin où que j'suis en équilibre. De là, j'plonge... j'ai tout le toit dans mon viseur. Et en plongeant, j'peux « panoramiquer ». Et j'vois toute la rue comme vous l'avez demandé. Les huit étages en enfilade... C'qu'il faudrait, c'est répéter avec un sac.
L'essai fut satisfaisant.
— Musidora, tu es prête ? appela Feuillade.
— Oui, je suis à vos ordres...
— C'est le moment du courage. Grimpe sur l'escalier, sors ta tête par le vasistas ; il faut absolument que tu te rendes compte... de ce que... j'attends de toi. J'entrevis un océan de toits, de tuiles, de zinc, d'ardoises, de mâtres de cheminées, de lucarnes, de croisées, de fenêtres, à vous abrutir pour tout un jour, rien qu'à les dénombrer.
— Tu rêves, Musidora ?
— Ah ! Je suis émerveillée de ce fouillis. Pour tant de cheminées, les Parisiens doivent être nécessairement un peu fumistes et blaguer... c'est bien leur droit.
— Fini de blaguer... Tu suis le chemin du sac jusqu'au bord du toit et tu disparais.
— Je disparais ?...
— Juste à un mètre en-dessous du toit.
— ? ? ?
— Remarque que tu es attachée... Mais enfin, ne t'affole pas. Aie foi en nous. Le machiniste, gentil, objecta :
— Essayez-moi d'abord, afin qu'elle ait confiance.
— Si tu veux. Je remarquai le fameux chemin du sac.
— Je suis plus lourde que votre sac... votre corde est-elle solide ?
— C'est pour ça que je veux l'essayer.
— Merci, mon brave Machino.
Le machiniste enroula la corde (serrée avec un noeud coulant « un noeud marin »), bien assujettie à sa taille.
(A suivre.)

Et cette vieille femme aux attitudes placides c'est encore Musidora !

(Photo Archives.)



Dessin de Musidora.

L'opérateur Manichoux.



Cacophonie de violons d'Ingres

par JEANDER

Qualité d'abord !
Par ce mot d'ordre, M. Louis-E. Galey, M. Raoul Ploquin et notre excellent confrère Pierre Autré, chargé de presse au C. O. I. C., entendent bien que l'ère des hésitations et des erreurs, c'est-à-dire l'ère des « Pension Jonas », des « Mademoiselle Swing » et des « Montmartre-sur-Seine » est finie, morte, enterrée.

La pellicule est devenue trop rare aujourd'hui pour la confier au premier épicier venu et nous sommes entièrement d'accord avec les responsables du cinéma français pour trouver que « la revanche des médiocres » qui se bousculèrent, au lendemain de l'armistice, pour s'emparer des places laissées vacantes par les Juifs, a assez duré. Il est évidemment regrettable que de nombreux cinéastes de talent qui avaient trop de dignité pour participer à cette curée se soient tenus ou aient été — par force — tenus à l'écart. Mais leur discrétion a permis tout de même, au cinéma français, de faire une profonde révision de ses valeurs en examinant les résultats obtenus. Pour prendre un exemple plus concret, nous avons pu mesurer, au cours de l'année 1941-1942, toute la distance qui séparait M. Jean Grémillon, que nous ne connaissons pas personnellement, du nommé Pierre Caron, dont nous avons, hélas, vu les films.

Il apparaît donc que nous allons assister à une revanche des vrais cinéastes, cette fois, et nous ne saurions trop applaudir à la déclaration très nette faite récemment par MM. Galey et Ploquin sur l'orientation nouvelle de notre cinéma.

Pourtant, quelque chose nous chiffonne encore et nous allons le dire le plus gentiment possible, tant pour ne pas couper le bel élan de notre nouvelle confiance dans les destinées du cinéma français, que pour ménager les susceptibilités des personnages connus que nous allons mettre en cause.

Voilà : il nous revient çà et là, sous forme d'informations « sensationnelles », que tel auteur, tel acteur ou tel producteur a décidé de se lancer dans la mise en scène, qui dans la confection de scénarii, qui dans l'interprétation.

On sait par exemple que l'acteur Fernandel vient de terminer avec Carlo Rini un film dont il est non seulement la vedette mais le metteur en scène. On sait que M. H.-G. Clouzot, auteur dramatique et scénariste, tourne actuellement « L'Assassin habite au 21 » et que le producteur Roland Tual

Les metteurs en scène Marcel l'Herbier, Christian-Jaque, Henry Decoin et Carné (à l'extrême droite) n'ont plus qu'à se croiser les bras, tandis que (de gauche à droite), André Luguet, René Dary...

va bientôt nous présenter « Le lit à colonnes » qu'il a également mis en scène lui-même.

C'est original, direz-vous. Par ailleurs, nous avons appris que Marcel Achard se disposait à faire la mise en scène du dernier scénario sorti de sa plume ; la ravissante Blanchette Brunoy écrit, nous dit-on, un scénario ; M. Guillaume Radot, producteur, dirigera lui-même les prises de vues de son prochain film et notre ami, le scénariste-auteur dramatique Michel Duran, tiendra un rôle assez important dans « La fausse maîtresse » dont M. André Cayatte, également scénariste de son état, assure la mise en scène.

C'est curieux, n'est-ce pas ? Enfin, on nous annonce des scénarii de Fernand Ledoux, André Luguet et René Dary ; on nous assure que Jean Anouilh et Jean Glonon vont mettre en scène leurs œuvres ; que Pierre Fresnay va récidiver et que Pierre-Richard Willm voudrait bien, lui aussi, tâter de la caméra.

Vous avouerez que c'est une véritable épidémie !..

Nous assistons là à un curieux phénomène de dédoublement, voire de triplement de la personnalité chez ces messieurs-dames atteints de scénariosse ou de pelliculite aiguë, sans trouver de cause raisonnable à leurs maux.

Serait-ce, en ce qui concerne les acteurs, pour corser leur publicité ?

Mais, croyez-vous sincèrement que le fait, pour Fernandel, d'avoir assuré la mise en scène de son dernier film ajoutera quoi que ce soit à sa popularité ?

Serait-ce, en ce qui concerne les auteurs, par souci d'économie ?

(Suite p. 15.)

...P.-R. Willm, Pierre Fresnay, Roland Tual, Blanchette Brunoy, Fernand Ledoux, Jean Anouilh, Pierre Blanchar et Fernandel veulent tourner des films, écrire des scénarios ou manier les claquettes. Marcel Achard brandit sa plume et Sacha Guitry, auteur-acteur-metteur en scène, règne pacifiquement sur tous...



QUEL artiste, las des petites collectives, écorché des envies médiocres et des hurlements maiséants des foules qui ne savent jamais que régler leurs droits sans jamais songer à leurs devoirs ; quelle âme un peu dense ne s'est éprise d'une solitude sylvestre ? C'est que les arbres ont le merveilleux pouvoir de faire rentrer l'homme en lui-même, de le recharger, de rétablir le courant entre lui et son destin, essentiel qui lui

échappe le plus souvent dans le creuset trop charnel de nos civilisations dépossédées d'espace. Ce rêve d'un artiste qui se réalise pleinement au sein de la nature, je ne le croyais plus possible ! Je ne croyais plus l'humanité désormais susceptible d'aimer assez ses créateurs pour leur donner la possibilité de la méditation. Pour moi, les temps modernes étaient devenus les véritables Moloch de l'élite ; ils ne la toléraient que pour mieux l'étrangler ; le nombre amputait la qualité ; la bêtise innombrable gouvernait ; et l'esprit devait renoncer dès qu'il se détachait de la foule, autant dire qu'il n'existait plus.

Or ce fut un des plus magnifiques miracles de ce voyage à travers l'Allemagne en guerre, que cette soudaine confrontation, dans les solitudes forestières de Baldham, loin de la ville, entre nous, qui représentions avec nos étoiles d'une saison ce qu'il y a de plus précaire dans l'immédiat, et un artiste véritable dont l'âme ne peut s'épanouir que dans le temps.

Comme je comprends l'effroi du sculpteur

José Thorak en voyant s'épanouir tout à coup, dans sa luxueuse demeure champêtre, toutes ces fleurs de serre de la ville : Viviane Romance, Junie Astor, Suzy Delair... et, comme alors le geste de son confrère, Pygmalion dut lui paraître sans excuse, car une femme, idéalement changée en pierre pour l'éternité, est une compagne bien plus éloquente qu'un peu de chair poudrée à bavardage automatique !..

Quelle révélation dans ce monumental atelier ! Quel prolongement, quelle projection de toutes nos petites individualités qui éclataient d'un coup, soufflées par cette ivresse dionysiaque de l'Art !.. Modeste, aussi petit que nous devant ces groupes prométhéens mais le front à la Beethoven, José Thorak présentait ses sublimes créations de marbre... Et nous avions déjà l'air d'ombres, parce que toutes ses statues nous dépassaient de la tête jusque dans les siècles à venir...

Pour nous rapatrier à une échelle humaine, pour nous permettre de respirer, de reprendre terre, il fallut que le petit homme génial nous montrât, dans l'air végétal retrouvé, ses beaux chevaux tout blancs, don fastueux du Führer, modèles perpétuels de vil argent avec, dans son atelier, leur élan parallèle, miré en marbre, bientôt, dans quelque Propylée, en avancé vers l'avenir.

Devant les pur-sang, nos poupées étoilées, qui n'avaient rien osé dire en présence de leurs merveilleuses compagnes de pierre, retrouvèrent aussitôt leur voix.

— Oh, qu'ils sont beaux !
Et nous allâmes prendre le thé. Les préséances mondaines reparurent incontinent :
— Passez donc...
— Après vous, mon cher, etc...

Jusqu'à présent, avec le maître, chacun de nous avait échangé assez peu de mots. Il avait indiqué, esquissé, prolongé quelques gestes grandioses de ses pierres ailées. Et Viviane, à moins que ce ne fût Suzy Delair, avait dit : — Charmant ! Magnifique ! Qualificatifs usuels et limités qu'on entend à foison, à longueur des galeries d'exposition !

José Thorak ne parlait pas français ; mais il possédait cette langue intérieure qui prend ses racines dans le cœur et bat harmonieuse et cadencée comme le rythme artériel des marées... En le regardant dans ce home si intime dont la décoration lumineuse nous évoque quelque gentilhomme normande, je pense au surhomme de Nietzsche, mieux à quelque Prométhée, qui loin d'avoir été terrassé dans son rôle de porte-feu, aurait été récompensé pour le don unanime de sa flamme spirituelle. En vérité, je me plais à retrouver Beethoven devant ce masque puissant, ce front bombé et ravagé, avec cette tête léonine, dantesque, dantesque où les yeux bleus d'une étrange douceur fleurissent ingénument comme un peu de mer concentrée. Ses mains aussi sont musiciennes, pareilles à ce que devaient être celles qui laissaient sourdre en elles les rumeurs bientôt agrandies de la « Neuvième Symphonie » ; on devine à les voir modeler quelque expression intime, la chaleur de leur sang, leur tension de rameaux, leur tendresse bénéfique pour magnifier, exalter et éterniser quelque chair fragilement périssable. Il y a là la femme du sculpteur qui lui sert de modèle et qui lui sourit, et le chien familial, et le feu dans la haute cheminée, comme autant de broderies heureuses, de motifs entrecroisés dans la symphonie intérieure de ce créateur.

Au mur, des vierges du XIV^e, du XV^e siècle ; un Van Dyck qui solennise quelque ancienne grande dame nordique, le suaire au blanc violet d'une sainte Véronique...

Par les fenêtres, le tard tardif de la dernière neige... Des bougies brûlent sur la table. La poutre centrale avec ses agrès a l'air d'un grand vaisseau calme, immobile, au sein des îles les plus merveilleuses : celles que l'on porte en soi !

Et je suggère, dans cette immobilité où toute la vie du monde se réfugie soudain dans notre cœur, les routes autostrades, leurs bolides tels des globules effervescents ; et, au-delà, toujours plus loin, à bout de nos rêves, les statues gigantesques de Thorak, suspendues, ailées, dérivées vers le ciel, comme des enjoleurs de l'infini.

Nous devons rester cinq minutes pour une visite officielle. Nous sommes restés des heures... Nous ne parlions pas allemand. Le grand sculpteur ne parlait pas français... Et nous nous sommes compris !.. Et dans ses



Sur une terrasse à Paris, Albert Préjean, Suzy Delair, Junie Astor, René Dary, Viviane Romance, Pierre Heuzé et André Legrand échangeant leur dernières impressions.

paumes que nous avons serrées, il y avait déjà comme un monde que l'on recrée, le nôtre, celui de toutes les âmes de bonne volonté, la patrie immortelle, celle qu'on peut sans fin recommencer dès qu'on la sculpte avec son âme.

Là, je l'avoue, autour de cette table, dans cette pièce tiède où vient parfois se cacher, méditer et se reprendre familièrement Hitler, dont le vrai visage n'est pas encore fixé sur la toile des Temps ; là, mieux peut-être qu'à Berlin, qu'à Vienne, qu'à Munich, que partout où s'imprime en cent traits, son action sans fin recommencée ; là, dans cette intimité où le génie a comme l'abandon primesautier de l'adolescence, j'ai compris tout ce qui pouvait demeurer de ferveur et d'humain dans un grand destin.

Avoir pris en charge le bonheur de toute une communauté de peuple, quelle tâche ! mais garder encore assez de richesse, d'abondance, de sécurité psychique pour permettre à un artiste véritable de travailler loin des foules qu'on entraîne, dans la solitude, dans la quiétude, sur les cimes, tout aux confins de l'humanité, qu'est-ce donc, si on ne peut pas appeler cela de la grandeur ?..

Le lendemain, nous montions vers la Haute Bavière et visions à Garmisch, l'Olympia-Skistadion, vide, dans le printemps qui perçait, de ses milliers de sportifs enthousiastes.

Notre séjour à Munich se termina par une soirée au Tannenhof, chez le Reichsleiter Karl Fischer. Pour la dernière fois, il nous fut donné de constater la magnifique hospitalité allemande, la cordialité sans ombre, l'abandon de bons camarades. C'est ainsi que dans une partie de boules qui se prolongea fort tard, Albert Préjean rivalisa avec les meilleurs joueurs bavarois.

Puis, ce fut Paris.

CONCLUSION

Je n'en voudrais point faire. J'ai été sincère comme chacun de nous le fut au cours de ce voyage qui ne sentit jamais la

contrainte, le manque de liberté ou la promenade dirigée. Je n'ai voulu écrire que ce que j'ai vu et il m'est doux de rendre hommage à tous ceux qui nous ont permis d'accomplir ce périple à travers non pas seulement un pays, mais l'âme allemande. Jamais, jamais, je n'ai eu à rougir dans mon cœur de Français ; jamais, jamais, je n'ai été humilié, amoindri... jamais je n'ai eu à abdiquer dans la moindre parcelle de ma patrie que j'avais emportée avec moi tout entière... Je pense aux rois vaincus qui avaient aux pompes des triomphes de jadis... Et, par contraste, je retrouve nos vedettes, dans cette salle du Marmorhaus, puis dans cette loge impériale de l'Opéra de Vienne, acclamées, admirées, parce qu'elles étaient comme l'incarnation de la beauté de la France...

Vaincus ? Oh, non, conquis !.. Mais conquis par le cœur ! Et je me remémore un principe de physique qu'on pourrait, dès à présent, pourvu qu'on le veuille, appliquer à la France, à l'Allemagne, à l'Europe : celui des âmes communicantes ; tout au fond du vase, il y aurait les mauvais résidus, mais s'élevant à même niveau, fluide, subtil, délé et sans cesse se vivifiant l'un par l'autre, l'esprit de nos deux peuples.

On oublie trop que la civilisation d'un continent est solidaire...

Je ne prétends surtout pas convaincre ceux qui se chloroforment dans un passé qui, quel que soit l'avenir, ne reviendra jamais ! Ceux qui guettent notre retour pour dire au cas où nous aurions trouvé tout mal en Allemagne : — Ah, vous voyez bien ! et qui, dans le cas contraire, ont une exclamation toute prête : — Oul-da, voyage de propagande ! l'écris pour les seules âmes de bonne volonté et pour défendre, au nom des meilleurs hommes d'Allemagne, les meilleurs parmi les nôtres... J'écris, dans ce néant provisoire qu'entraîne toute défaite, pour les âmes d'ici, isolées, qui se cherchent, qui recommencent.

Et je crois à l'avenir de mon pays, précisément parce que j'ai entendu battre le cœur de l'Allemand ! J'écris non pas aux ordres mais parce que, ayant repris hâté à Berlin, à Vienne, à Munich, je reste à l'ordre de la France.

FIN



Junie Astor et notre rédacteur en chef.

Suzy Delair raconte ses souvenirs à Jean Luchaire, président de la Corporation nationale de la Presse française.

Privilege
des ÉLITES

Michèle Alfa dans *La Neige sur les pas*.

d'avoir été écrit avec deux encre, l'une fluide et charmante, l'autre étrangement lourde et épaisse. Il y a des répliques excellentes et qui portent, d'autres qui pèsent cent kilos. Mais, dans l'ensemble, l'aventure amoureuse de ce libraire provincial, fraîchement débarqué à Paris, et qui se fait passer pour un explorateur aux yeux d'une vedette de music-hall qu'il aime, est souvent séduisante.

Jean-Pierre Feydeau l'a mise en scène. C'est son premier film et il a de quoi lui donner confiance. Trois vedettes comiques animent cette histoire de leur verve inépuisable. Ce sont Arletty, Jean Tissier et Alerme. Par ailleurs, Pauline Carton met son esprit au service d'un rôle inexistant, Pierre Larquey est Pierre Larquey et l'on sait ce que cela représente d'agrément, Guillaume de Sax est parfait de tact et de mesure, et Jimmy Gallard confirme les espoirs mis en lui.

LA NEIGE SUR LES PAS

De la neige sur les pas, peut-être, mais il y a surtout du mou dans la corde à nœuds. Et ce n'est pas l'architecte Romenay, héros tragique de cette aventure adultérine, tirée d'un roman d'Henry Bordeaux, qui nous dira le contraire. Quelle histoire ! Que de grands mots, un peu trop petits et de paroles définitives qui ne sont jamais définitives.

Quoi de plus fastidieux que la conduite de cet homme d'allure énergique qui ne prend une détermination que pour ne pas la suivre et décide de ne pas faire telle chose que pour la faire aussitôt ! On ne peut qu'en rire comme on rit de sa manie de ne prendre le train de l'aller que pour sauter dans celui du retour.

Pourtant tout n'est pas mauvais. Il y a, tout d'abord, Pierre Blanchar et Michèle Alfa, qui sont remarquables et qui ont bien du mérite. Il y a le dialogue de Bernard Zimmer qui brille parfois de quelques bonnes répliques et la mise en scène d'André Berthomieu qui ne manque pas de talent.

De plus, on revoit avec plaisir la belle et attachante Josseline Gaël, Georges Lanens qui, par hasard, joue un rôle sympathique; Jean Toulout et Gaston Jaquet, deux revenants; Marcelle Praince, excellente, et Pauline Carton dans un rôle indigne d'elle.

Mais la vedette du film c'est l'ennui, c'est une vedette qu'il eût mieux valu éviter.

Didier Daix.

Photos Eclair-Journal, C. C. F. C., et Boisserand.

Jean Tissier et sa colombe dans *L'Amant de Bornéo*.

VIE PRIVÉE

Ce film commencé par Henri Fescourt a été terminé par Walter Kapps. Cela n'est pas fait pour arranger un film ni donner de l'unité à une réalisation. Cependant, la mise en scène n'est pas particulièrement malhabile et l'on ne remarque pas le décalage.

Il eût fallu, pour qu'on y prêtât attention, que la qualité même du film nous y convie. Le scénario qui conte une histoire cent fois contée et le falot dialogue ne permettent pas d'attacher quelque importance à tout cela.

Marie Bell, Jean Galland et Le Vigan se débattent comme ils peuvent dans toute cette banalité et n'ont pas trop de tout leur talent pour être acceptables. Ginette Leclerc a de l'éclat et de la verve dans un rôle antipathique, et Blanchette Brunoy, en toute sensibilité. Citons aussi Philippe Richard, le Bordelais Rullier, Ketty Pleron, Mihalesco et Germaine Reuver.

L'AMANT DE BORNÉO

Il y a du bon et du mauvais. Et tout d'abord l'idée est excellente. C'est celle d'une pièce bien faite de Roger Ferdinand et José Germain qui fut créée au théâtre Daunou, idée de comédie, mais dont le développement a le tort de tomber parfois dans le vaudeville.

L'adaptation de Roger Ferdinand est inégale. Certaines scènes écrites spécialement pour l'écran sont inférieures, inutiles ou ratées, témoins celle de l'ours échappé qui ne nous mène nulle part, et la plupart de celles que jouent Pauline Carton. Quant au dialogue, il donne l'impression

Marie Bell, vedette tourmentée par la gloire, dans *Vie Privée*.

Les Films de la Semaine



ON A PENDU ...

l'homme qui joue avec le FEU

recherche et les tire de la Seine ou des bars. Car les symptômes indiscutables de la maladie sont l'envie de se jeter à l'eau ou le besoin de s'enivrer...

On l'appelle Désert — un nom de désespoir — mais il est plus connu sous celui d'Aimé Clariond. Il a installé son hôpital dans une ancienne abbaye de Touraine.

C'est là qu'il entraîne un jeune garçon prénommé Jacques et nommé Jean Davy, après l'avoir arraché à la boisson. Le malheureux avait aimé une jeune fille, Clara, qui ressemblait comme deux gouttes d'eau à Ginette Leclerc. Mais elle lui avait tourné le dos. Un cas superbe pour M. Désert ! Il lui administre à haute dose drogues et discours psychologiques.

L'effet bienfaisant se fait sentir aussitôt.

Mais l'entrée à la clinique d'une jeune désespérée, Jacqueline Laurent, qui se couvre du nom anonyme de Mirielle, vient tout compromettre.

JEAN RENAUD.

Suite page 15.

...Jacqueline Laurent profite d'un instant de liberté pour guetter Georges Marchal.

L'amour veille, Georges Marchal guette Jacqueline Laurent...

L'amour guérit de l'amour. Mais il faut croire que le remède n'est pas encore suffisant, car un homme a ouvert un hôpital pour amoureux blessés. On y apporte son cœur désagrégé et le praticien — sorte de rebouteur de la fibre sensible — le recalifie et s'efforce d'en faire un mouvement d'horlogerie dont rien, pas même un regard de femme, ne pourra plus altérer la régularité.

Autrement dit, le cœur ne connaîtra plus les impulsions désordonnées de l'amour.

Ce curieux guérisseur recrute sa clientèle parmi les déçus et les déchus du noble sentiment. Ce n'est plus le médecin qui attend la visite de ses malades, c'est lui, tel un apôtre, qui les

Photos Industrie Cinématographique

RAIMU REMBOURSE SIX FILMS EN SIX JOURS



**un prêt de 50.000 francs...
 ...avec 10 % d'intérêt**

Raimu est devenu d'une générosité affolante. Tout arrive. Au cours d'un séjour à Sérigny, Raimu a gagné la confiance du quincailleur, M. Burtin, et celui-ci, qui désire faire fructifier son ar-

gent, lui confie une somme de 50.000 francs.

Raimu empoche cette petite fortune avec promesse de lui faire rendre le maximum. M. Burtin est aux anges.

Quelques semaines plus tard, Raimu n'est plus le même. Il condescend à écouter les propos du commandant en retraite Tournefeu et même à manger à la table familiale.

Il va souvent chez M. Burtin, qui le reçoit toujours les bras ouverts...

— Comment allez-vous ?
 — Mais, très bien, comme vous le voyez...

Effectivement, Raimu donne des signes de prospérité.

— J'ai quelque chose pour vous, lui dit-il un jour, et il lui tend une liasse de billets de mille francs. Il y en a cinquante.

— Mais ce n'était pas pressé, proteste le quincailleur.

— Ce n'est pas tout, dit Raimu, je vous dois les intérêts... les voici...

L'histoire ne tarde pas à courir les rues. On est stupéfait de la générosité de Raimu. A son passage, on le salue du nom flatteur de « Bienfaiteur ».

Raimu, le bienfaiteur ! Eh bien ! oui. Tel sera son rôle dans son prochain film, d'après un scénario d'Ashebelé.

Espérons que le grand artiste, après le film, en gardera quelque chose.

CACOPHONIE DE VIOLONS D'INGRES

(Suite des pages 8 et 9.)

Les producteurs auraient-ils été séduits par les scénaristes venus leur proposer un scénario avec adaptation, dialogue et mise en scène, tout compris à un prix de gros ?

On se demande vraiment par quel hasard contagieux ces messieurs-dames ont subitement constaté que les heureux cumuls de Sacha Guitry ou de Marcel Pagnol les empêchaient de dormir !

Bien sûr, nous savons fort bien que notre ami Michel Duran, en acceptant un rôle, ne fait que revenir à ses premiers amours.

Nous n'ignorons pas que M. André Luguet n'en est pas à un scénario près et que M. René Dary a de l'instruction.

Mais, pour la plupart des autres impétrants, nous craignons que ce violon d'Ingres qu'ils saisissent avec un entraînement communicatif n'aboutisse, en fin de compte, qu'à des fausses notes, des grincements saugrenus et des couacs malencontreux...

Car nous avons souvenance d'un certain « Duel » que le remarquable acteur Pierre Fresnay livra à la mise en scène et dont il sortit nettement battu, sinon guéri...

Bref, nous nous demandons si les débutants de ces messieurs-dames dans

On a donné le premier tour de manivelle du premier film satirique français : M. Girouette.

A cette occasion la Nova-Film avait invité la presse et quelques amis au *Zazou-bar*.

Le *Zazou-bar* où M. Girouette et M. Cordial discutaient de la jeunesse swing...

On put remarquer parmi les figurants la présence de quelques-uns de ces spécimens swing qui hantent les cafés des Champs-Élysées, M. Muzard, le producteur, avait tenu à les prendre sur le vif. Cela devenait du documentaire.

L'histoire jugera si nous avions raison de les critiquer...

Dès qu'ils eurent abandonné le plateau, on vit les invités se ruer à leur place. Mais quelques-uns firent la grimace après avoir porté les coupes de champagne artificiel à leurs lèvres. C'était plutôt fade... ce que buvaient les figurants. Mais l'apparence y était...

Bientôt, ils furent conviés à se rattraper au bar. Le moins qu'on puisse dire à la vue du buffet était que la Nova-Film faisait somptueusement les choses...

Quand une firme se mêle de faire six films en six jours, elle ne peut agir qu'en grand seigneur.



Photo N. de Morgoff.

Le Coin...

Cette semaine, au studio :
 Billancourt : *L'assassin habite au 21*. Réal. : H.-G. Clouzot. Régie : Metchikian. — *La fausse maîtresse*. Réal. : A. Cayatte. Régie : Olive-Continental.
 Neuilly : *Mariage d'amour*. Réal. : H. Decoin. Régie : Bryau-Continental.

En extérieur :
 Mousse. Réal. : J. Dréville. A Toulon.
 Patricia. Réal. : P. Mesnier. Vallée de Chevreuse.

On prépare :
 Les affaires sont les affaires. Dans cette production Moulins d'or, réalisée par J. Dréville, le rôle de Lechat sera définitivement tenu par Charles Vanel.

L'HOMME QUI JOUE AVEC LE FEU

(Suite de la page 7.)

A la vue de Mireille, le cœur de Jacques recommence à battre un peu vite. Mais ça devient d'une vivacité extrême quand Mireille, de son côté, accélère les mouvements du sien sous les regards de ce jeune voisin Bernard-Georges Marchal.

2 ROBES PAR JOUR

(Suite de la page 2.)

Les robes étaient montées, cousues à larges points. Il y en avait sur cinq

Buttes-Chaumont : *Haut le vent*. Réal. : J. de Baroncelli. Régie : Genty-Minerva.
 Francœur : *A vos ordres, madame*. Réal. : J. Boyer-Pathé. — *A la belle frégate*. Réal. : A. Valentin. Régie : Guillot-Régina.
 Photosonor : *Madame et le mort*. Réal. : L. Daquin. Régie : Rivière-Sirius.
 Saint-Maurice : *Hommage à Georges Bizet*. Réal. : L. Cuny. Régie : Mahaut-De Cavaignac.
 Les visiteurs du soir. Réal. : M. Carné. A Nice. Régie : Hartwig.

Le paritaire du spectacle est chargé des petits rôles et figuration. Cette firme réalisera en août *La grande marinière*, roman de Georges Ohnet, adapté par H.-A. Legrand et Roger Ferdinand. Mise en scène de Jean de Marguenat.

Retour de flamme. Nous ne pouvons encore annoncer la date de tournage de ce film. La production ne reçoit plus. Général-Film, 61, av. Marceau.
Capitaine Fracasse. Pour ce film d'Abel Gance, il n'a pas été encore prévu de date pour la réception des petits rôles et la figuration. Lux, 26, r. de la Bienfaisance.
Lettres d'amour. C. Autant Lara découpe en ce moment ce film de la production Synops. A la régie : Saurer, qui ne reçoit pas encore.

Les ailes blanches. Ce film de Robert Péguy, pour U. F. P. C., ne sera tourné que vers le 25 août.

Le loup des Malveneur. Cette réalisation U. T. C., verra le jour le 13 juillet, au studio Gaumont. Inutile de déranger pour le moment.

des métiers difficiles et délicats ne vont pas s'accompagner de létonnements, d'hésitations et d'erreurs dont le stock réduit de la pellicule dont nous disposons fera les frais.

Nous nous demandons si nous souffrons en France d'une telle pénurie de techniciens cinéastes qu'il faille faire appel à des apprentis volontaires ?

Tel n'est pas, en tout cas, l'avis de M. L.-E. Galey, commissaire du gouvernement au cinéma, qui écrivait récemment dans son article fort pertinent paru dans « Comedia » :

« La France possède une réserve incomparable d'auteurs, de réalisateurs, d'acteurs, de techniciens. C'est une inépuisable richesse qu'il suffit de savoir employer. »

Nous avouons sincèrement avoir plus confiance en Louis Daquin, André Zwbada et Robert Verney, pour ne citer que trois metteurs en scène débutants, mais qui ont appris soigneusement leur métier, qu'en Giono, Anouilh ou Pierre-Richard Willm qui n'ont pu l'apprendre, à la rigueur, que sur un *Pathé-Baby* d'occasion...

Qu'on nous comprenne bien : Nous ne voulons empêcher personne de s'essayer à un autre métier que le sien, mais nous aimerions que ce ne soit pas au détriment de professionnels qualifiés.

Nous ne voyons aucun inconvénient à ce que Fernand Gravey collectionne les soldats de plomb, qu'Albert Préjean achète un chalutier et nous n'avons pas la prétention d'empêcher M. Guerlais, producteur, d'avoir des idées de scénario, surtout si elles sont bonnes.

Mais nous eussions préféré voir M. André Cayatte écrire des romans de la même veine que ceux qu'il signa avec Philippe Lamour, plutôt que de s'adonner subitement à la mise en scène.

Mlle Blanche Brunoy, aux côtés de qui nous déjeunerons, un jour, à l'occasion de quelque banquet, et qui nous confia qu'elle adorait faire la cuisine, ne nous en voudra pas si nous lui disons franchement que nous aimerions mieux déguster un de ses civets de lapin, plutôt que son scénario ?

Quant à notre ami Michel Duran, nous pouvons lui déclarer d'ores et déjà que le rôle antipathique qu'il vient d'accepter de jouer dans « La fausse maîtresse » ne réussira pas à lui aliéner la moindre parcelle de la sympathie que nous avons pour lui.

L'ennui, voyez-vous, c'est qu'il y a au C. O. I. C. une longue liste de techniciens en chômage dont il importe de tenir compte, surtout après le contingentement qui vient d'être décidé sur notre production.

Il y a des scénaristes qui n'arrivent pas à placer de bons scénarii — (Il est peut-être utile de préciser que l'auteur de ces lignes n'écrit pas de scénarii) — il y a des metteurs en scène de talent qui ne tournent pas et il y a de bons comédiens de second ou même de premier plan qui ne jouent pas.

C'est pourquoi nous demandons gentiment à tous les auteurs, acteurs et producteurs qui veulent essayer leur nouveau violon d'Ingres de bien réfléchir avant de s'en servir...

...Quand ce ne serait que pour éviter d'écouter les oreilles du C. O. I. C. par leurs couacs...

ON DIT QUE...

...Notre confrère René Céliérier, sur une musique de Lucien-Marie Aubé, vient de publier une chanson : *Français, réveille-toi*, chant de la France nouvelle, les couplets et le refrain témoignent de nobles sentiments ; la musique est allée.

...du Figurant

NOUVEAU ET MEILLEUR...

il est signé

Cadum

SAVON DE TOILETTE

VENDU CONTRE TICKET • SOCIÉTÉ CADUM S. A., COURBEVOIE (SEINE)

...du Figurant

...du Figurant

...du Figurant

...du Figurant

...du Figurant

...du Figurant

...du Figurant

...du Figurant

...du Figurant

...du Figurant

...du Figurant

...du Figurant

ou six chaises. Par laquelle commencer l'essayage ?

C'était un plaisir pour les yeux. Après avoir enfilé la robe du soir, fait la moue sur deux plus qui n'étaient pas de son goût, Louise Carletti s'agenouilla devant les autres, comme une enfant devant ses jouets ou les costumes de ses poupées...

Était-ce perplexité ? Était-ce admiration juvénile ? Était-ce déjà la jeune Patricia, élevée à la campagne, puis transplantée à Paris, qui s'initiait au luxe... et qui songeait que tant de couleurs ne valaient pas celles de la nature, la rouille des toits, le vert des bois, le bleu du ciel de Normandie...

Louise Carletti jouait déjà son rôle... G. P.

PRENEZ DATE...

Notre confrère *Vedette* offre, dimanche, au Paramount, un gala avec le film *La loi du Printemps*, et un beau programme de vedettes du music-hall.

Le Nouveau SAVOIR-VIVRE

Donnez à vos enfants le sens de la charité ; incitez-les à offrir un billet de la

LOTÉRIE NATIONALE

1938

Ciné-



LA VIE d'une VAMP

par Musidora

Et la fin du voyage de nos vedettes
en Allemagne

mondial

TOUS
LES VENDREDIS

4^F.

N° 42 - 12 Juin 1942



Herta FEILER
et Heinz
RUHMANN,
dans *Le bijoux
magnifique*, qui
sortira prochainement
à Paris.

(Photo Tobis-Bavaria.)